Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste 1.00

12eme. ANNEE No. 189 OTTAWA, SAMEDI 12 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative 2

Enquête sur le Socialisme

EN EUROPE

V

M BRUNO WILLE

En juillet 1890, il y a un an, M. Ferdinand Auguste Bebel était l'homme le plus fort et le plus heureux de toutes les Allemagnes.

Cet ancien ouvrier charron se voyait désormais le chef absolu d'un parti solidement discipliné, qui avait, aux dernières élections, recueilli plus de voix que les autres partis, et qui de jour en jour se renforçait de recrues nouvelles, sans rien perdre de sa cohésion ni de sa docilité. Au Reichstag, où il avait fait entrer avec lui trente-quatre députés tout à sa dévotion, il était devenu un des orateurs les plus écoutés, et ses adversaires le craignaient tant qu'ils s'efforçaient de l'aimer.

Son implacable ennemi de vingt ans, le prince de Bismarck, venait d'être congédié, précisément à son sujet, pour avoir voulu s'obstiner à le poursuivre. Il avait peu à peu pris les devants, dans la direction du parti, sur son collègue le vétéran Liebknecht, qui jadis, dans une prison de la Saxe, l'avait initié aux doctrines socialistes et avait fait en toute manière son éducation intellectuelle. Ses livres, l'*Histoire de la guerre des paysans*, l'étude sur le *Rôle de la femme*, lui valaient une réputation, d'ailleurs très justifiée, d'historien et de moraliste. Et comme partout son nom était synonyme de probité, de courage, d'abnégation, et comme d'ailleurs il touchait d'assez gros revenus, ayant su bien gérer et vendre plus avantageusement encore sa fabrique de Leipzig, tout concourait pour lui permettre de goûter en paix les bonnes jouissances de la gloire, du pouvoir et de la fortune.

Il fut tout à coup tiré de cette béatitude par un événement imprévu.

Dans un petit journal socialiste de province (de Dresde, je crois) un article parut où on l'accusait de négliger les intérêts du parti, dont il s'était fait le maître, et de trop confondre sa propre présence au Reichstag avec la complète réalisation de l'idéal socialiste. Un Congrès allait s'ouvrir à Halle pour la détermination de la nouvelle tactique que devait suivre le parti : l'auteur de l'article avertissait les ouvriers du danger qu'il y aurait à remettre trop aveuglément la conduite du socialisme entre les mains de M. Bebel.

La grande colère du Père Duchêne n'était encore qu'une colère d'homme du monde et de parisien, en comparaison de la grande colère que fit voir en cette occasion l'ancien ouvrier charron de Wetzlar. On avait déjà bien essayé autrefois à Magdebourg, dans une réunion socialiste, de lui jeter des cruches de bière sur le nez ; mais il les avait rejetées sur ses contradicteurs, et c'est à lui qu'était resté l'honneur du dernier coup de poing. Cette fois, il jura de faire cesser pour toujours les mécontentements. Il courut au bureau du journal, chassa toute la rédaction, nettoya de la même façon d'autres journaux qui lui semblaient suspects, et c'est alors qu'il conçut le projet de stériliser à l'avance toute velléité d'opposition de la presse socialiste, en créant à Berlin un journal officiel de parti.

L'auteur de l'article était un jeune écrivain berlinois, M. Bruno Wille. M. Bebel ne négligea rien pour le tourmenter. Il l'accusa naturellement d'être payé par la police. Il défendit aux membres du parti d'avoir aucune relation avec lui ; il le fit exclure de tous les journaux socialistes.

Au Congrès de Halle, les socialistes allemands ne tinrent aucun compte de l'avertissement de M. Wille et se remirent avec pleine confiance entre les mains de leurs anciens chefs ; mais déjà dès ce moment un nouveau parti socialiste s'était constitué à Berlin, qui avait précisément adopté pour programme ce que M. Wille avait dit dans son article du journal saxon. J'avais assisté, l'automne passé, à une réunion de ce parti : M. Wille n'y était point venu, mais on y avait beaucoup parlé de lui, et je m'étais accoutumé depuis lors à le considérer comme le chef des *jeunes socialistes*. Aussi n'ai je point manqué cette année, de m'informer de lui tout d'abord, et ma joie fut vive lorsque j'appris qu'il devait faire une conférence le dimanche suivant, à dix heures du matin, dans une salle du quartier de la Bourse.

Après un petit corridor où l'on distribuait des papiers que j'ai pris pour des prospectus, et un corridor plus vaste, où j'ai trouvé sur une table la collection complète des revues et des brochures socialistes, je suis entré dans une grande salle carrée, qui ressemblait à un oratoire protestant bien davantage qu'à un lieu de réunions publiques. Au fond de la salle, dominant les rangées parallèles des bancs et des chaises, dont il était séparé par un espace vide, un étroit pupitre s'élevait, comme une chaire, et il me sembla voir dans une tribune, sur le côté, un vieillard et des enfants debout autour d'un harmonium.

La salle ne tarda pas à se remplir. Autant que j'ai pu en juger, c'était un public d'ouvriers et de petits bourgeois ; c'était en tout cas un public d'habitués, car chacun, en s'asseyant, serrait la main de son voisin ou adressait de loin un salut discret à des figures de connaissance. Il y avait beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants, une quantité singulière d'aveugles des deux sexes. Et, les premiers saluts échangés, on se tenait immobile à sa place, sans rien dire : tout à fait des gens entrés dans un temple et qui attendent le moment de l'office avec le recueillement qui convient.

Je compris bientôt, en effet, que c'était à un office religieux et non pas à une conférence que j'allais assister. Car sur un signal je vis tout le public se lever : le vieillard debout dans la tribune chanta les premières notes d'un hymne et la suite de l'hymne fut chantée par l'assistance entière. Le papier que l'on distribuait à l'entrée, c'était le texte de l'hymne du jour, avec l'indication de l'air qu'il fallait y adapter.

Voici le premier couplet de cet hymne : on doit le chanter sur l'air de : *Le meilleur ami*. " Humanité! ta vie sacrée n'a besoin d'aucun temple, d'aucun autel ! Ce qui peut donner satisfaction à mon cœur, cela n'est pas révélé d'en haut : c'est le saint rayon de soleil de la vérité qui l'apporte du tréfond de l'âme humaine. "

Et comme je ne connaissais pas suffisamment l'air de : *Le meilleur ami*, pour mêler ma voix à celles de mes voisins, je lus pendant ce temps la fin de l'hymne, et aussi un long épilogue en prose où j'appris que j'assistais à l'office dominical de la *Communauté religieuse libre* de Berlin, que cette communauté existait déjà depuis vingt ans, et que M. Bruno Wille était l'un de ses pasteurs, spécialement chargé de l'enseignement du catéchisme aux jeunes enfants.

Le chant s'arrêta avant la dernière strophe de l'hymne ; on se rassit, et un jeune homme tout vêtu de noir vint prendre place sur la petite estrade, devant le pupitre. Je fus frappé d'abord de sa ressemblance avec l'empereur d'Allemagne. Cétait la même taille à la fois svelte et trapue, le même port de tête décidé, le même visage de sergent prussien qui entendrait des voix. M. Bruno Wille avait seulement le menton plus ramassé, les yeux d'un bleu plus limpide, et, en vérité, des manières moins impériales.

Son sermon commença, comme tous les sermons, par la lecture d'un texte sacré. Mais le texte sacré que lut M. Wille n'était tiré ni de saint Mathieu ni de saint Paul, il était emprunté à l'œuvre poétique de M. Wille lui même, comme aussi probablement l'hymne que je venais d'entendre.

Et quand il eut fini de réciter son poème, où il s'étonnait, en des vers détestables, de la persistance des préjugés religieux, M. Wille fit semblant de réciter, mais en réalité lut sur des petites feuilles qu'il avait apportées, un long sermon d'une espèce tout à fait extraordinaire. Il avait pris pour sujet le rôle désastreux de toutes les religions, et en particulier des rites et des cérémonies, pour le développement de l'humanité. Le côté ridicule des messes, des chants pieux, des génuflexions, il ne manqua point de le mettre en lumière ; après quoi son ironie s'éleva jusqu'à Dieu même, pour qui tout l'auditoire, les femmes, les jeunes filles, et les petits enfants, me parurent nourrir le plus parfait mépris. Il fit ensuite l'histoire des obstacles apportés depuis deux mille ans par les diverses religions au progrès des lumières : je dois dire qu'un curé de village raconte à ses paroissiens avec plus d'exactitude, et un sens plus clair de la vérité historique, les principaux crimes de la vie privée des hérésiarques, ou encore le détail des erreurs métaphysiques de Voltaire et de Rousseau.

Le sermon finit par des vers, comme il avait commencé. Puis, on chanta la fin de l'hymne et on se sépara, se donnant rendez vous pour le dimanche suivant, où devait avoir lieu, sous la conduite des pasteurs, une excursion collective vers un village voisin de Berlin : autant dire une procession ou pèlerinage.

***

Une conversation avec M. Wille ne pouvait plus, après ce que je venais de voir, m'apprendre rien de bien nouveau sur le rôle de ce jeune pasteur dans le mouvement socialiste berlinois. Car j'avais vite compris que ce n'était pas l'ambition, ni le calcul, mais la conviction intime et un profond penchant naturel qui portaient M. Wille à faire ce métier de prédicateur. Il n'y avait rien de commun entre un tel homme et un chef de parti : l'agitation socialiste exigeait une connaissance plus intime des passions humaines, un sentiment plus précis des situations, et enfin une tout autre parole que cette gauche parole de lecteur de mauvais vers, et de tout autres yeux que ces yeux bleus de rêveur.

M. Wille n'a plus en effet aucune importance dans le parti socialiste. Il ne parle pas dans les réunions publiques, il n'écrit pas dans les journaux, il n'entretient de rapports ni avec les *vieux socialistes*, qui continuent à lui garder rancune de son article de l'année passée, ni avec les *jeunes*, qui se chargent désormais de poursuivre contre les *vieux* cette lutte dont il a donné le signal.

Au point de vue théorique non plus, M. Wille ne compte pas dans le socialisme allemand. Vieux et jeunes, les socialistes allemands sont tous des marxistes, les jeunes plus strictement encore que les vieux. M. Wille, au contraire, est devenu anarchiste, mais d'un anarchisme qui ne ressemble guère à celui de Bakounine et de M. Reclus. Son anarchisme est celui de Tolstoï, attendant tout du libre consentement universel, et fondé sur ce principe peu révolutionnaire : " N'opposez jamais la violence à la violence, et tendez la joue gauche, quand on vous aura frappé sur la droite. "

Il a converti à ce tolstoïsme quelques jeunes littérateurs berlinois, les frères Hart, le dramaturge Gérard Hauptmann, et il a fondé avec eux une petite colonie anarchiste dans un village des bords de la Sprée. C'est là qu'il demeure. Il est marié, père de famille ; il s'est refusé jusqu'ici à admettre les théories matrimoniales de la *Sonate à Kreutzer*. J'ai trouvé en lui un homme d'une douceur parfaite, et tout à fait innocent.

La transformation de la société ne sera possible, d'après lui, que lorsqu'on aura constitué une humanité nouvelle, capable de s'accommoder d'un nouvel état social. Pour préparer cette humanité, idéale, il a créé à Berlin un *Théâtre Libre Populaire* où, moyennant quelques sous, les ouvriers pouvaient voir représenter des drames instructifs et moraux. Malheureusement ni les *Brigands* de Schiller, ni les pièces d'Ibsen, de Tolstoï et de M. Hauptmann n'ont eu sur cette scène populaire l'immense succès de quelques vaudevilles qu'on y a joués en dernier lieu ; et M. Wille en sera bientôt réduit à mettre tout son espoir seulement dans les leçons de catéchisme qu'il donne le samedi aux enfants de la *Religion Libre*. Ce sont des enfants de huit à quatorze ans. Je lui ai demandé ce qu'il leur enseignait ; il m'a répondu :

" Les principes de la haute éthique."

Ses parents, jadis, le destinaient à la théologie, et c'est à grand'peine qu'il put échapper à cette destination. Encore n'y a t il échappé que pour y revenir de plus belle, car tout en diffamant Dieu et en raillant les cultes, il n'est pas autre chose qu'un pasteur protestant ; et peut-être n'était ce guère la peine de troquer, comme il l'a fait, le luthéranisme de sa famille pour cette religion extravagante, qui me paraît n'avoir d'autre but que de maintenir sur les ruines de la foi le simulacre des rites religieux : tels des singes qu'on a longtemps habitués à tourner la roue d'un moulin à café, et qui éprouvent le besoin de la tourner encore, lorsque le moulin est vide.

Ne croyez pas cependant que M. Bebel ait eu tort, l'année passée, de se mettre en colère. M. Wille désormais ne peut plus rien contre lui ; mais si bientôt tout le parti socialiste se trouve désorganisé, si M. Bebel lui même se voit bientôt forcé de céder la place à des nouveaux venus, la première cause en aura été l'article de cet inoffensif professeur de catéchisme. C'est M. Wille qui, avec l'ingénuité d'un rêveur, a osé donner le signal de la revolte ; d'autres s'occupent maintenant de la mener à bien, tandis qu'il s'amuse, dans sa solitude de Friedrichshrgen, à traduire en vers de mirliton, pour l'édification de ses paroissiens, les doctrines combinées de Tolstoï et du fusilier Boquillon.

T. DE WYZEWA.

Les ravages de l'ouragan

Une lettre de la Martinique donne quelques renseignements nouveaux sur le terrible ouragan qui a ravagé la colonie.

C'est à sept heures et demie du soir que le cyclone a éclaté. A cette heure, il fait nuit complète sous notre latitude, où le crépuscule est inconnu. Aussi, le désarroi s'est-il aggravé de toutes les horreurs nocturnes. Les arbres, les maisons s'envolaient sous le gigantesque effort de la tourmente avec un bruit épouvantable. Pendant quatre heures, il a fait rage, sans désemparer.

Les grandes usines à sucre, avec le matériel énorme que comportent les derniers perfectionnements, ont été démolies. Quelques unes même, comme celle du Gallion, ont été rasées littéralement. A l'heure actuelle, il n'y en a pas une seule intacte.

Sous cette canonnade enragée, des toitures en fer de cinquante à soixante mètres s'envolaient, les maisons croulaient, je dis les maisons de campagnes elles mêmes, à un seul étage, et disposées tout particulièrement pour lutter contre le vent.

C'est dans une villa de ce genre, au Morne Rouge, le Ville d'Avray de Saint Pierre, que la famille Olanyer a péri. M. Olanyer père a seul échappé à la mort. De retour depuis quelques jours à peine d'un voyage en France et aux Etats Unis où ses affaires l'avaient appelé, il est arrivé juste à temps, pour ainsi dire, pour voir périr neuf de ses enfants, en pleine tempête aérienne. Sur treize enfants qu'il avait, quatre qui sont en France lui restent seuls ; ce sont trois fils, le premier employé à la Compagnie transatlantique, le second à l'enregistrement, le troisième engagé volontaire et une jeune fille à la veille de prendre le voile.

Le commerce est arrêté complètement. Les dix huit usines de la Martinique, qui représentent ensemble un capital de plus de vingt millions n'existent pour ainsi dire plus. Le travail des fabriques de rhum a été arrêté net, au moment précis où la distillation battait son plein et où les bacs étaient plein de mélasse.

Sur mer, la catastrophe n'est pas moins grande. Six mille fûts de tafia, représentant 1,500,000 litres environ, destinés aux ports de France, ont été perdus avec les navires qui les portaient, sans compter la quantité énorme de sucre et le chargement d'autres denrées de moindre importance relative.

Au point de vue du travail, de la production arrêtée, le coup porté à la Martinique est incalculable. On préparait la récolte d'octobre, qui promettait d'être très belle, et des marchés très importants venaient d'être conclus dans cette prévision avec la métropole. La répercussion commerciale sera terrible. Aussi, le commerce aux abois réclame t il la mesure d'exception des grands sinistres ; la prorogation de trois mois de l'échéance des traites, ainsi que cela a eu lieu en 1870, dans la métropole, à l'occasion de la guerre, et plus récemment dans le Midi à la suite des tremblements de terre.

La misère ne peut être décrite. Quand les bâtiments de premier ordre en fer, couverts en tôle, sont brisés comme verre, que peut on espérer des maisons de pierre ou de bois ? Plus de 60,000 personnes sont sans abri, sans pain. Plus de chemins ! Routes et sentiers sont défoncés et envahis par les arbres qui gisent en travers, déracinés. Plus de vapeurs côtiers ! Plus une embarcation ! Le service téléphonique, qui venait d'être installé détruit.. Pour comble de malheur, la patate, ce légume du pauvre, ne donnait pas encore : et tous les bananiers qui, avec les arbres à pain, forment la ressource principale du peuple, sont détruits. Sans les îles voisines, la Guadeloupe, et Ste. Lucie, qui envoient des vivres, qu'apportent les caboteurs anglais, on mourrait de faim à la Martinique. Encore ces vivres, très suffisants, sont ils âprement disputés.

On parle de 340 morts ; on dira bientôt 200. Et qui sait ? Ce chiffre sera sans doute dépassé, car dans les 340 personnes ne sont pas compris ceux qui ont simplement disparu et qu'on espère retrouver. A travers ces désastres, de grands dévouements se sont montrés avec une générosité toute française. Parmi eux, on doit citer un officier d'infanterie de marine qui s'est prodigué.

On évalue à cinquante millions, au bas mot, les pertes de l'île.

ECORCHÉ VIF

Un drame des plus émouvants s'est déroulé près d'Arcadia, paroisse de Bienville (Louisiane).

Une jeune institutrice de village, ayant mystérieusement disparu depuis deux jours, de nombreux fermiers de la région se sont mis à sa recherche et ont fini par la trouver solidement attachée à un arbre, au milieu d'un bois. Cette malheureuse, qui portait les traces d'une lutte terrible et dont les vêtements étaient en lambeaux, a raconté qu'en rentrant chez elle, après la fermeture de l'école, elle avait été attaquée sur la route par une espèce de colosse nègre qui l'avait emportée à cet endroit et l'y gardait prisonniere depuis deux jours pour l'outrager à son aise.

A la requête de la jeune fille, les hommes qui venaient de la découvrir se sont embusqués dans le voisinage, en attendant le retour du nègre. Ce misérable n'a pas tardé à venir en effet. Les fermiers exaspérés se sont jetés aussitôt sur lui, lui ont fait subir toutes sortes de tortures et de mutilations. Ils l'ont littéralement écorché, tandis qu'il vivait encore ; puis ils ont coupé son corps en menus morceaux qu'ils ont abandonné en pâture aux vautours.

La pauvre institutrice a été rapportée ensuite chez elle, et l'on dit qu'elle est dans un état très critique.

—Entre Gascons :

—Moi, dit un Toulousain, j'ai apprivoisé un lézard et je lui ai appris à chanter la *Mascotte*.

—Plus fort que ça ? s'écrie un Marseillais. Moi, tel que vous me voyez, j'ai apprivoisé un poisson ; il me suivait comme un véritable petit chien.

—Oh ! oh ! passe par un temps de pluie ; mais par un temps sec ?

—Z'emportais le bocal, pardi !

Effrayant !

Un savant s'est imaginé de compter les microbes contenus dans un litre de lait.

Une heure après la traite, on constate déjà la présence d'une population de neuf millions de ces gêneurs.

Quatre heures après, nous arrivons au total coquet de cent trente millions.

Au bout de vingt quatre heures, on se trouve en présence de soixante trois mille millions de microbes !

Ça doit être bien fatigant à compter.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche,

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
J. F BELANGER.
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Supérieur Jewel"

CHARBON.
Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL.
BAS DU FLEUVE ST. LAURENT.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bains, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIÉTAIRES.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE.

LINIMENT GÉNEAU
35 ANS DE SUCCÈS
MARQUE DE FABRIQUE
Seul Topique remplaçant le Feu sans douleur ni chute du poil. — Guérison rapide et sûre des Boutteries, Foulures, Ecarts, Molettes, Vessigons Engorgements des jambes, Suros, Eparvins, etc.
Phie GÉNEAU, 275, rue St-Honoré, Paris

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTÉS ET MODES
Bryson, Graham & Cie. 146, 154 Sparks.
Pigeon, Pigeon & Cie. 44, 51 Rideau.
Woodcock, 316, 318 Wellington.
John Murphy & Co. 66, 68 Sparks.
E. J. LeDain 332 rue Wellington.
LIBRAIRIE
P. C. Guillaume, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
Neville & Co. 47 Rideau
ENCANTEUR.
C. Leveque, 71 George
HOTELS ET RESTAURANTS.
Hotel St. Louis, 43 et 45 York
Le Hub, 548 Sussex
BOIS ET CHARBON.
O. Reilly & Heney, Bloc Russell
TOITURES
Douglass et Haines, 234 Wellington
BUANDERIE
L. Bélanger, 100 Rideau.
THÉS
Stroud et Bros, 97 Rideau
EPICERIES.
J. Casey, 294 et 96 Dalhousie
CHAUSSURES.
R. Masson, 102 Sparks.
MEUBLES.
Harris et Campbell, Connor et Queen
PEINTURES.
J. F. Belanger, 159 Bank.
W. Howe, Rideau.
Geo. Philbert, rue Dalhousie.
HORLOGERS.
H. Norez, 30 Rideau.
J. E. Tremblay, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
Landry Thompson, Rideau
HARMACIE.
Belanger & Cie. Rideau et Nicholas
ASSURANCE.
A. C. Laro[illegible] 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. Devlin, Sparks
PHOTOGRAPHIE.
Studio, [illegible] Sparks
S. Jarvis, 141 Sparks
QUINCAILLERIE.
E. G. Averdure, 69 et 75 William

MANQUE de FORCES
ANÉMIE CHLOROSE
DÉBILITÉ ÉPUISEMENT
LE FER BRAVAIS
représente exactement le fer contenu dans l'économie ; expérimenté par les plus grands médecins du monde, il passe de suite dans le sang, ne constipe pas, ne fatigue pas l'estomac et ne noircit pas les dents. En prendre vingt gouttes à chaque repas.
DEMANDER LA VÉRITABLE MARQUE
Se trouve dans toutes les Pharmies.
Gros : 40 & 42, r. St-Lazare, Paris.

JONC D'OR SOLIDE
35c. Pour un Jonc valant $2.
Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux couches lamées d'or solide de 18 carats. Il est garanti ; il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bonne-foi," est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de $100.00. Pour introduire ces articles nous offrons nos bijoux, tous envoyés ce jonc et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 35c. en timbres-poste. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adresser [illegible] & Cie., 112 Rue Yonge, Toronto, Ont.

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.
CATARRH
En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé affranchi à toute adresse contre remboursement de 50c. et 1.00. Ely Brothers, Druggists, 56 Warren St., New York.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE